
PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 122

(SUPPLÉMENT À LA « LETTRE DES AMIS » N° 183)

DOLMENS ET MENHIRS : MYTHES, LÉGENDES ET RÉALITÉS

Association

Les amis des archives

de la Haute-Garonne



Par
Roger BÉDRUNE

Dolmens et menhirs ont été longtemps associés dans la mémoire collective à la Bretagne, aux Celtes et aux druides ; les Celtes auraient multiplié les mégalithes, principalement en Bretagne, pour permettre aux druides de célébrer leur culte et de pratiquer leurs sacrifices. Ces clichés sont nés de la "celtomanie" qui s'est développée aux XVIII^e et XIX^e siècles et qui a d'ailleurs attribué à ces mégalithes des noms dérivés de racines celtiques : dol-men (table de pierre) et men-hir (pierre haute). Pourtant ces monuments ont été édifiés par des civilisations beaucoup plus anciennes.

En effet, les premiers dolmens et menhirs sont apparus en Bretagne, de même qu'au Portugal, au début du IV^e millénaire avant notre ère. Loin d'être une spécialité de l'Europe de l'Ouest, les mégalithes sont aussi présents, entre autres, dans le Caucase, en Mantchourie et en Corée, les plus anciens datant du III^e millénaire et les plus récents du début de notre ère. À un stade de leur développement, plusieurs civilisations, éloignées les unes des autres, ont donc adopté ce mode d'expression culturelle. Lorsque les Celtes ont pénétré dans notre pays, vers le IV^e siècle av. J.-C., le mégalithisme avait cessé depuis environ deux mille ans en Bretagne et mille ans dans le Sud-Ouest. "Nos ancêtres les Gaulois" n'ont donc pas édifié nos dolmens et nos menhirs et Obélix aurait pu visiter toutes les carrières d'Armorique, il n'y aurait trouvé aucun menhir à transporter.

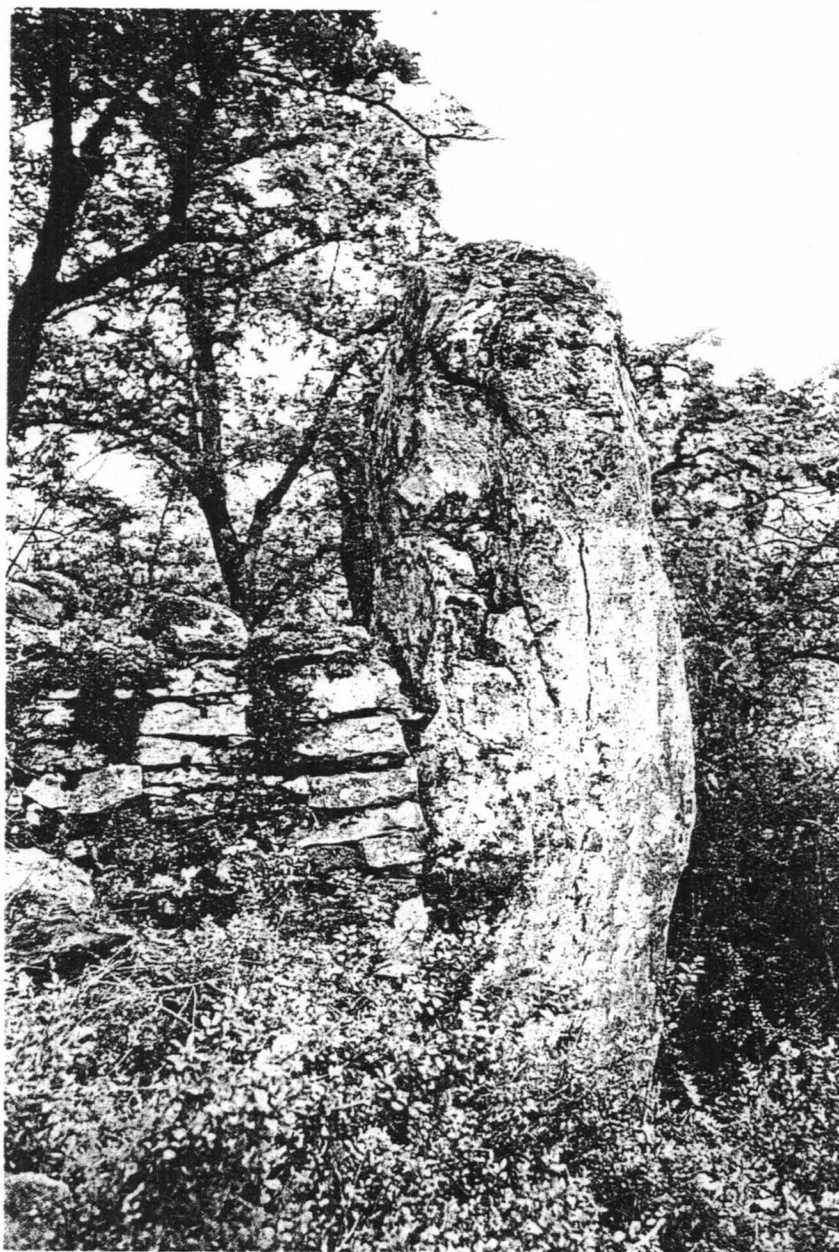
En France, la Bretagne est chronologiquement la première région mégalithique et elle seule peut présenter des alignements de menhirs aussi majestueux que ceux de Carnac. Toutefois, la plus grande concentration de dolmens se trouve sur les Causses qui ceignent le sud du Massif Central. Le groupe ardéchois compte environ 700 dolmens, celui des Grands Causses de la Lozère et de l'Aveyron en regroupe 1 300 et celui des Petits Causses du Quercy et du Rouergue occidental près de 800.

Mais quelle était la destination de ces mégalithes ? Les travaux des archéologues ont établi que les dolmens étaient des **sépultures collectives**. Les fouilles ont livré des ossements humains ainsi que des dents, souvent très nombreuses. À Villeneuve d'Aveyron, un dolmen en avait conservé plus de 3 000. Le nombre peut surprendre, mais il n'est pas extravagant lorsqu'on pense que ces sépultures ont été utilisées pendant plusieurs siècles. Les rites des funérailles demeurent inconnus ; toutefois, les objets retrouvés près des squelettes témoignent de la pratique de cérémonies funèbres. Ces offrandes sont essentiellement des éléments de parure, tels que des perles, des pendeloques, des épingles, ou des armes : pointes de flèches, poignards en silex.

Si la destination des dolmens a été élucidée, celle des menhirs garde une part de mystère. Leur répartition géographique ne coïncide pas avec celle des dolmens. Nombreux en Bretagne, ils sont assez rares dans le Midi où les dolmens abondent. Il est difficile de les dater car on ne retrouve pas de mobilier, funéraire ou autre, associé à ces monuments. Les rares vestiges découverts au pied de certains menhirs bretons sont de type néolithique. Le débitage, le transport puis l'érection de tels blocs de pierre, dont le poids s'évalue souvent en dizaines de tonnes, nécessitait des travaux considérables. Leur mise en œuvre obéissait sans doute à une

motivation s'inscrivant dans le domaine du sacré ou du prestige. L'éminent spécialiste du Néolithique, Jean Guilaine, écrit à ce propos :

"Le choix d'un matériau imputrescible, la taille souvent supérieure aux dimensions humaines, la présence affirmée dans le temps et l'espace d'une stèle ou d'un corps de pierre, autant de caractères pour immortaliser un sujet, un événement, un système de relations. Telle pierre a donc pour fonction le culte d'un personnage, d'une famille, d'un fait historique, telle autre témoigne de l'emprise d'un groupe sur un lieu, tel monolithe peut être la concrétisation d'un "esprit" voire d'une divinité ou d'une idole. Le rituel du dressage de la pierre a donc un lien avec le pouvoir, le sacré ou la mort, parfois avec les trois."



Une autre interprétation, souvent avancée, intègre le menhir dans un culte de la fécondité, associant la fertilité de la terre et la puissance virile d'un monolithe qu'elle vivifie.

Quoi qu'il en soit, ni les archéologues ni les historiens n'incluent dolmens et menhirs dans les lieux de célébration des cultes celtiques. Les dieux de la Gaule sont maintenant bien connus, des nécropoles celtiques ont été découvertes ainsi que de vastes sanctuaires où les druides présidaient au sacrifice de nombreux animaux et, à l'occasion, de quelques ennemis. Mais, contrairement aux illusions des "celtomaniaques", les mégalithes n'avaient aucune place dans la pratique de ces rites.

Comme beaucoup de peuples, les Gaulois avaient conservé des cultes très anciens, nés de la sacralisation de la terre nourricière au Néolithique. Ils vénéraient les sources, symbole de fertilité, ainsi que les arbres, symbole de la renaissance annuelle de la nature. Les druides protégeaient les bois sacrés de chênes rouvres où ils cueillaient le gui, plante à laquelle ils attribuaient de nombreuses propriétés médicales.

Ces cultes millénaires avaient si profondément imprégné les mentalités que le monothéisme chrétien a eu bien du mal à les neutraliser. Les vies des Saints relatent de nombreuses destructions d'idoles et de temples païens, mais ces actions spectaculaires, destinées à frapper les esprits, n'ont pas fait disparaître les croyances ancestrales qu'elles tentaient d'éradiquer. La preuve en est donnée par les interventions répétées de la hiérarchie ecclésiastique, prononçant l'anathème contre ceux qui pratiquaient ces cultes réprouvés. Une série de conciles ont légiféré en la matière, tels que le concile d'Arles en 452, interdisant "l'adoration des arbres, des fontaines et des pierres" (dolmens et menhirs), ceux de Tours en 567 et de Nantes en 568 condamnant ceux qui honorent certaines pierres "en des lieux sauvages et cachés au fond des bois". Deux siècles plus tard, Charlemagne s'associe aux anathèmes de l'Église dans ses Capitulaires de 789 en sévissant contre "les insensés qui allument des chandelles et pratiquent toutes sortes de superstitions auprès des arbres, des pierres et des fontaines".

La nécessité de renouveler ces interdits pendant plus de trois siècles montre que pendant la phase de christianisation du pays les cultes prohibés n'avaient pas cessé. Devant cette résistance, l'Église a dû se résoudre à "christianiser" les lieux de culte les plus fréquentés, principalement des sources, en attribuant leurs vertus à l'intervention d'un saint.

Au XVIII^e siècle, des menhirs étaient encore l'objet d'un culte rituel dans le Quercy. Mgr Briqueville de la Luzerne, évêque de Cahors de 1693 à 1740, a lancé l'anathème contre ces pratiques. Malgré cela, l'idée d'un génie tutélaire habitait les pierres dressées est restée ancrée dans les esprits jusqu'à une époque récente. En effet, la tradition voulait que soient fixées au faite des toits des colonnettes de mortier ou des bouteilles (toutes n'ont pas encore disparu) pour protéger les constructions et leurs occupants. Cette pratique a amené l'Église à préconiser pour cet usage l'utilisation de bouteilles d'eau bénite.

Pendant très longtemps les dolmens et les menhirs ont nourri l'imaginaire collectif, suscitant légendes, mythes et superstitions. Une remarque incidente vient à l'esprit : la fonction originelle des dolmens était restée inscrite dans la mémoire populaire, comme en témoignent les appellations incluant le mot tombe. Dans les Causses du Quercy, par exemple, on trouve les toponymes *Tombe de l'Homme*, *Tombe de l'Homme mort*, *Tombe du Géant*.



Rejoignons le merveilleux avec les géants. Il n'est pas étonnant qu'ils aient été associés aux sépultures souvent imposantes que sont les dolmens. Mais, bien qu'ensevelis, certains géants gardaient la faculté de se manifester, parfois d'une manière originale. Celui de Villeneuve d'Aveyron se montrait très exigeant. Occupant une vaste salle très éclairée, il exigeait des enfants qu'ils jettent en passant une pierre sur le dolmen, à défaut de quoi il les poursuivait. Ce géant a dû mourir de nouveau, mais d'ennui cette fois, car depuis plus d'un demi-siècle rares sont les enfants qui empruntent le vieux chemin au bord duquel subsistent quelques vestiges de cette Tombe du Géant.

Les dolmens situés à proximité d'un aven sont des lieux privilégiés pour assister aux ébats des sorcières et des fées. Pendant les nuits sombres, agitées par des bourrasques de vent et des grondements de tonnerre, des groupes de sorcières ricanantes sortent du gouffre et dansent en hurlant autour des dolmens pour glorifier les éléments déchaînés. Heureusement, les nuits calmes et claires voient parfois sortir de l'aven de charmantes fées qui viennent célébrer au pied des dolmens, par des danses et des chants, la douceur de la nature.

Des récits légendaires attribuent la construction des dolmens à des êtres hors du commun, dont les capacités relèvent du prodige. Le transport d'aussi lourdes pierres est généralement l'œuvre de géants, le plus souvent anonymes mais parfois désignés nommément, comme Samson ou Gargantua. Les sorcières, dotées de pouvoirs redoutables, y parviennent aussi. Des légendes plus élaborées associent l'édification d'un dolmen à celle d'une église.

On en trouve des exemples à la fois dans le Quercy, le Tarn et le Rouergue. Quand fut édifiée l'église de Cambayrac (Lot), un géant et sa femme, "bons chrétiens par hasard", voulurent contribuer aux travaux. Ils chargèrent deux blocs de roche sur leur dos et se dirigèrent vers le bourg. Avant d'y parvenir, ils apprirent que l'église était terminée. Dépités,

ils laissèrent tomber leurs charges qui , l'une sur l'autre, formèrent le Roc du Géant (dolmen). Une aventure identique arriva à la Vierge à Valdériès (Tarn). Elle portait dans les plis de sa robe des pierres destinées à l'édification de la cathédrale d'Albi. Apprenant son achèvement, elle se déchargea de son fardeau, devenu le dolmen du Puy-Saint-Georges. Un autre dolmen doit son existence à la Vierge qui, pour aider à la construction du portail de Conques, transportait des pierres sur la tête et sous un bras, tout en filant sa quenouille. Avertie sur son chemin de la fin des travaux, elle abandonna sa charge qui devint le dolmen de la Peyro Lebadou (pierre levée), à Saint-Félix de Lunel (Aveyron). Dans la même région, une autre légende attribue directement à la Vierge l'édification du dolmen "Lou Sent-Roc" (le Saint Roc).

Nous trouvons là la traduction des efforts tentés par l'Église pour supplanter les cultes païens. L'élément majeur, au centre des trois premières légendes, est la construction d'une église chrétienne. Celle du dolmen résulte d'un événement fortuit, à caractère très accessoire. La primauté du culte chrétien est ainsi clairement affirmée. De puis, l'origine païenne des dolmens est ici remise en cause puisque les pierres qui les composent ont été apportées par un couple de bons chrétiens et surtout par la mère de Jésus en personne. Dès lors, il serait sacrilège d'honorer d'un culte païen ces pierres excédentaires, initialement destinées à un édifice chrétien.

Bien évidemment, des superstitions n'ont pas manqué de naître autour des mégalithes. Trois exemples suffiront à illustrer le pouvoir qui était attribué à ces pierres. Dans le Quercy, des sorcières prescrivaient la visite de certains dolmens, pendant des phases déterminées de la lune, pour lutter contre les maladies du bétail. Un autre dolmen avait la faculté de rendre dociles et soumis les taurillons qui n'avaient pas encore connu le joug. Leur maître devait faire un signe de croix, jeter une pièce de monnaie sur le dolmen et faire tourner les bêtes trois fois autour du monument, après quoi le domptage était terminé. Mais il ne fallait pas omettre, sous peine d'encourir les peines célestes, de donner aux pauvres les pièces de monnaie recueillies. Enfin, pour obtenir son aide et sa protection, un menhir était, certains mois de l'année, oint d'huile et couronné de fleurs par les habitants des alentours. Ceux qui parvenaient à le couronner sans être vus croyaient que leur geste les préserverait des fièvres.

Dans toutes les régions où le mégalithisme s'est développé, ces monuments ont été les instruments de cultes et de croyances qui ont imprégné durablement la mémoire collective ; ils ont aussi suscité des mythes et des légendes qui enrichissent notre patrimoine culturel. Malheureusement, ces mégalithes, les dolmens surtout, ont subi des détériorations, souvent irrémediables, dues à la fois à l'usure du temps, que l'indifférence et la méconnaissance de leur valeur culturelle ont empêché de combattre, et aux fouilles sauvages de ceux que Jean Guilaine qualifie à juste titre de "braconniers de l'archéologie", qui ont pillé de nombreux dolmens, parfois en une nuit, pour s'emparer des parures et des armes qu'ils abritaient. Ainsi, les enseignements que la position des squelettes et l'étude des ossements auraient pu apporter, tant pour la compréhension des rites funéraires que dans le domaine de l'anthropologie (morphologie, taille, maladies, malformations, blessures, etc...), sont irrémediablement perdus car les ossements, abandonnés par les "pillards" après leur passage, ont été dispersés par les animaux.

*

* *

Pour terminer, je ne résiste pas à l'envie de reproduire, pour illustrer la celtomanie qui régnait à la fin du XIX^e siècle, des extraits d'une communication prononcée par l'abbé Lafon devant le Congrès scientifique de France, tenu à Rodez en 1874. Cette intervention avait pour sujet "Les dolmens et menhirs du Puech d'Elves - Descriptions et légendes".

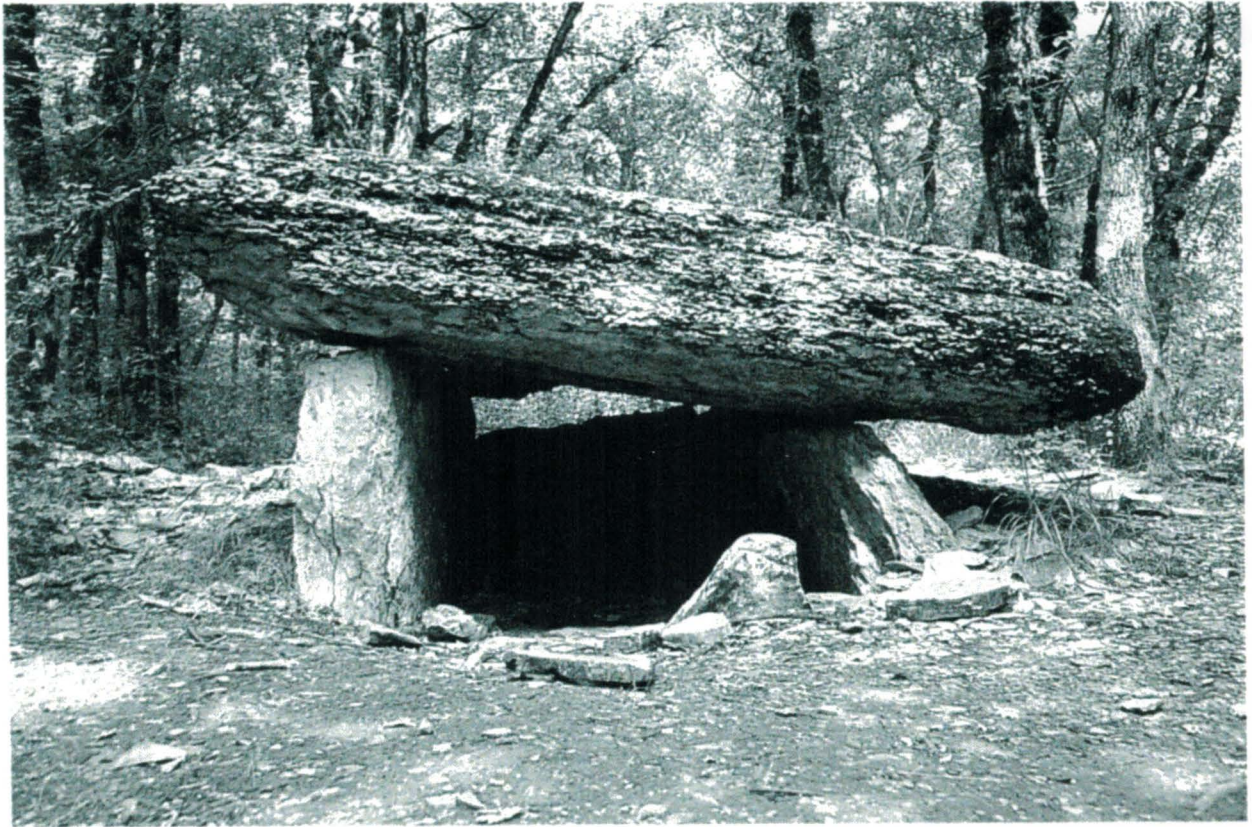
Le Puech d'Elves était alors situé dans un domaine appartenant à l'abbaye cistercienne de Loc-Dieu, près de Villefranche-de-Rouergue. Au sommet du puech, se dressait un grand dolmen dont la table "avait environ 28 pans de longueur" (7 mètres en mesure de Villefranche) ; un chemin y conduisait, limité de part et d'autre par des rangées de grosses pierres. Dom Claude Fleury, dans son cartulaire, signale qu'en l'année 1530, sous l'abbé Antonin de Boulonzac, les moines qui défrichaient le coteau du Puech d'Elves arrachèrent les deux lignes de pierres et descendirent "l'énorme table" de son trépied, puis la traînèrent "sur des glaciés pour servir de marchepied au maître-autel de l'Église".

C'est la relation de cet épisode qui a inspiré à l'auteur les commentaires suivants :

"Nous savons que les lieux choisis par les druides étaient des sommets élevés d'où ils pouvaient être vus de loin pendant la solennité de leurs sacrifices. Aussi le Puech d'Elves, sur lequel se trouvait un dolmen célèbre, semblait avoir été choisi tout exprès pour ces sortes de cérémonies ; on y jouissait d'une vue des plus étendues et des plus variées ...

... Malgré la conquête des Gaules par les Romains, malgré celle des Francs, sous Clovis, le culte des druides s'était toujours maintenu au point culminant de cette hauteur, et il n'en disparut entièrement qu'au milieu du VI^e siècle sous les rois d'Austrasie.

Là s'élevait un dolmen, célèbre dans toute la contrée, monument terrible et témoin muet de l'immolation de milliers de victimes humaines réclamées par l'impitoyable religion des druides. La tradition constante a perpétué dans le pays un souvenir de crainte et d'horreur sur ce lieu que nos pères appelaient : "Locus diaboli", lieu du diable ; "lucus horroris", bois sacré rempli d'horreur, "multis homicidis infami", lieu infâme souillé d'un grand nombre d'homicides...".



Sources :

CLOTTES J. et MAURAND Cl., 1983, *Inventaire des mégalithes de la France. L'Ouest aveyronnais - Causses de Limogne et de Villeneuve*, Éditions du C.N.R.S.

DELMAS J., "Les mégalithes de l'Aveyron, légendes et croyances", in : 1998, *Croyances et rites en Rouergue, des origines à l'An Mil*, Musée du Rouergue.

DUVAL P.-M., 1957, *Les dieux de la Gaule*, P.U.F.

GUILAINE J., 1980, *La France d'avant la France. Du néolithique à l'âge du fer*, Hachette.

GUILAINE J., 2000, *Au temps des dolmens. La France méridionale*, Privat.

KRUTA V., 1993, *Les Celtes, Que sais-je ?* P.U.F.

SOL E., 1930, *Le vieux Quercy*, Poirier-Bottreau, Aurillac.

... sans oublier la mémoire populaire.